

Les beaux néveux du village des Charbonnières

a) Les maisons foraines



Voisinage de la Cornaz de vent, partie de bise, sous l'hégémonie de la famille Humberset. La partie de vent possède aussi un néveau pour lequel nous n'avons aucune représentation ancienne.



Le voisinage de bise de la Cornaz.



La meilleure manière de supprimer des néveux, c'est encore de démolir les maisons ! Années soixante.



Alors la Cornaz vivait encore pleinement d'agriculture. Années trente à la Cornaz de bise.



Tell Roachat a peint vers 1935-1939 les maisons foraines du village des Charbonnières. Il a installé son trépied aux Ecrottaz. Au centre gauche, les deux voisinages de la Cornaz, à droite l'Epine. Tell, des Places sur le Pont, avait des attaches solides aux Charbonnières. L'une de ses sœurs, Esther, était mariée à Paul Roachat, dit Paulet, et une autre, Charlotte, était l'épouse d'Arthur Roachat.



Les maisons foraines en 1900. A gauche, la Cornaz de vent, avec deux néveaux. Au centre, la Cornaz de bise, avec deux néveaux. A droite, le Haut-des-Prés, avec une maison, celle de gauche, qui vient d'être reconstruite, et la maison de droite restée traditionnelle avec néveau.



L'incendie de la nuit du 25 au 26 août 1927. La maison ancienne ne sera pas reconstruite. On y établira les écuries et la grange.



L'Epine-Dessus de vent. La tribu de Jules-Samuel Rochat fils de Moïse. A l'arrière Sami et Eva de Bonport. La voisine Mélanie et sa fille ont tenu à figurer sur la photo.



Un mur, une nouvelle porte et le néveau a disparu. On gagne de la place, on perd en commodité.



A l'Epine-Dessus de bise le néveau restera en place jusqu'à l'incendie de juin 2000.



C'était l'un des plus beaux néveaux de la région.



L'Epine-Dessus vue d'avion, fin des années cinquante, début des années soixante.



Manque plus que le banc à gauche, contre le mur.



Quand l'Epine-Dessus de bise vivait. Aline, femme de Emile dit Millet, sa fille Ida, et la voisine Mélanie.



L'Epine-Dessus en feu et l'Epine-Dessous qui ne sera pas menacée. Nous sommes en juin 2000. Feu le néveau précité.



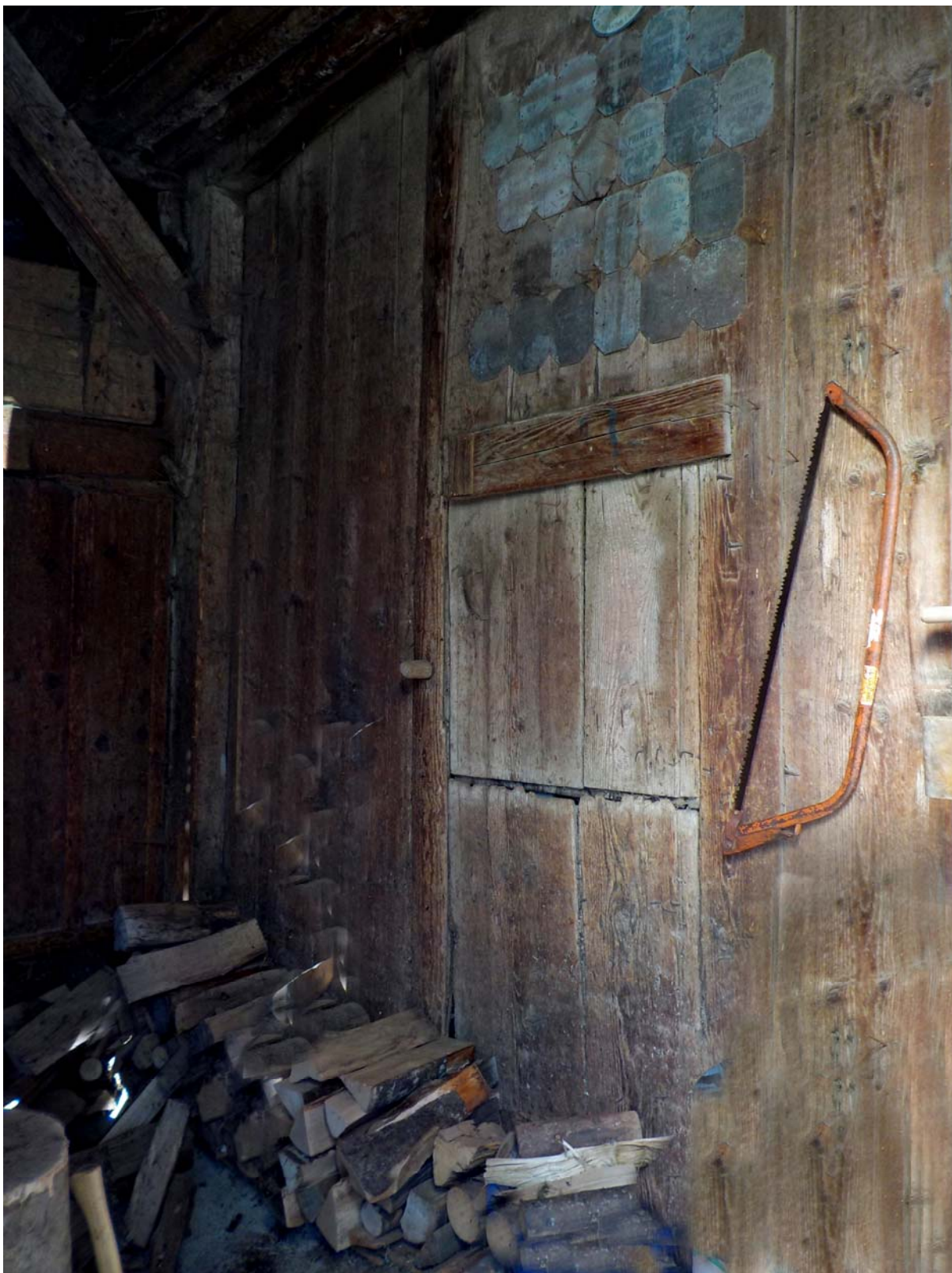
Néveau arrière de l'Epine-Dessous. Il date de 1780, alors que l'on reconstruisait la maison sinistrée.



Autrefois, quand il y avait du monde. Louise Rochat-Girod à droite.



L'Epine-Dessous de vent le 30 mars 2021, à 10 heures. Derrière les planches de gauche, le néveau et la porte de grange.



Le néveau et la porte de grange de 1780.



Le patron, Samuel Rochat dit Pache.

Ma rencontre avec Samuel Rochat dit Pache, de l'Epine-Dessous, du 30 mars 2025, à 10 heures du matin

Je me rends à l'Epine-Dessous par les champs. Je monte sur l'esplanade bétonnée qu'il y a devant la maison. J'entends des coups de hache quelque part, là, derrière ces planches. Je crie :

- Y a quelqu'un.

Je m'approche d'où vient ce bruit qui tout à coup s'interrompt pour laisser s'encadrer sur la porte le sieur Pache, maître des lieux.

- Salut, salut. Je lui touche la main.

- Ca va ?

- Faut pas trop se plaindre, à mon âge. Faut accepter.

- Tu es de quelle année, au fait.

Il me répond d'une manière détournée.

- Tu sais, je suis de la même année que ta voisine.

- Ah ! laquelle, Mme Pahud, l'ancienne institutrice.

- Mais non, celle qui vit toute seule et ne sort jamais de son trou.

J'ai compris. Il s'agit de la Colette. Qui vit en recluse dans la maison voisine, de l'autre côté de la route. Elle ne sort jamais que l'hiver pour enlever la neige qui est devant sa maison et qu'elle ne peut pas sentir. Alors là, oui, on la voit, elle s'habille d'une vieille veste, et hop, elle se met à déneiger, avec une grosse pelle. Et puis elle abandonne. C'est l'un de ses neveux qui vient l'aider. Je l'ai vue assise sur le perron qui se reprenait après cet exercice. J'ai même prise en photo. Comme j'en prends une de Pache sans qu'il ne s'en aperçoive, puisque tout en parlant il a la tête baissée, qu'il regarde le sol, semblant y découvrir quelque chose. C'est qu'en fait, il a des problèmes de vue et qu'il ne peut pas vous regarder vraiment en face.

- C'est bien celle-ci, qu'il dit. On comprend pas. On passe devant chez elle, c'est toujours fermé. Et quand sa sœur, elle habite à Genève, sa sœur, quand elle monte la trouver, elle ouvre toutes grandes les portes et les fenêtres. Elle dit :

- Ca pue, là-dedans !

- Tu crois que c'est une maladie, cette peur de la lumière, cette réclusion volontaire. Etre prisonnier de sa propre maison, tu te rends compte ?

Bien sûr, que je m'en rends compte. Mais allez changer les gens. A chacun ses habitudes, et même si celles-ci peuvent vous paraître bizarres. Et puis des situations bizarres, on en a tellement découvertes dans les Pierre Bellemare que celle-ci est encore bien anodine.

- Quel temps, qu'il me dit encore, Pache.

Et c'est vrai que c'est un temps splendide. Pas une vague sur le lac Brenet, lisse comme un miroir, d'une beauté à vous couper le souffle. Non, ce n'est pas ici qu'il faudrait se canceler dans sa maison. Au contraire, se sortir dès le premier matin, profiter de ce paysage largement étalé, superbe. La Dent est là, un peu sur la gauche, avec une drôle de forme, vue d'ici.

- Il fait pourtant pas chaud la nuit, qu'il rajoute. Le lac a encore crémer l'autre nuit.

On n'en voit naturellement plus la trace. On regarde simplement. Et là-bas, sur la droite, on voit le cimetière, et puis le village, plus loin. Un paysage qu'on connaît. Celui-là même que notre père pouvait apercevoir quand il était gamin, puisqu'il est né à l'Epine-Dessus, là, juste au-dessus, à moins de cinquante mètres. Les gens qui habitent ici, en quelque sorte, et même qu'ils soient éloignés du village, ils ont de la chance. Car ce paysage est unique. Une situation de rêve. Protégés des vents, tout au moins de quelques-uns, en plein soleil, à dominer le reste du monde. Sans toutefois se croire supérieur, bien sûr.

Je regarde à l'intérieur de son cagibi, qui n'est autre que le néveu que l'on a fermé pour l'hiver avec de grandes planches. Je vois la porte, ancienne, probablement de 1780, alors qu'ils avaient reconstruit la maison après l'incendie. Et au-dessus de la porte, il y a les primes. En carton. Celles-ci vous étaient offertes autrefois quand au concours de bétail du Lieu l'une ou l'autre de vos bêtes remportait un prix. Elles sont toutes là, alignées les unes contre les autres, décolorées à cause que dès le printemps, on enlève justement ces planches et que le soleil, il mange les couleurs. Ainsi ne voit-on plus rien de ce qu'il y a dessus. On devine plutôt. C'était en vert, vert vaudois, vert nature, y avait une vache, y avait sans doute aussi une ligne pour le résultat bien, très bien. Des choses comme ça. C'était un ancien temps.

- Tu sais, on les obtenait quand on allait faire le concours du bétail au Lieu. On partait le matin déjà. On mangeait là-bas. On prenait le sac avec. Et puis une fois que c'était fini, qu'ils avaient taxé, quand on repartait pour les Charbonnières sur le chemin de la Combe, les vaches, elles allaient toutes seules. Elles couraient. Elles faisaient tinter leurs cloches, on en mettait des belles pour l'occasion, un peu comme à la montée. Et puis au Séchey, tu te souviens qu'il y avait un bistrot au Séchey, le Café Suisse. Et bien on s'y arrêtait. Y avait un ou deux gamins qui gardaient le troupeau. On s'arrêtait donc au Café Suisse où y avait la Marguerite Frey, tu te souviens, avec son accent. On buvait des verres, pour faire passer cette soif qu'on avait eue dès le départ et tout le long de la Combe. Et puis on racontait le concours. Et puis on refaisait le monde. On pedzait, quoi ! Et alors quand on ressortait, les bêtes, avec les gamins, elles n'avaient pas pu tenir, les bêtes, elles avaient déjà filé. Si bien que quand on arrivait à la maison pour l'heure de la traite, avec un peu de plomb dans l'aile il faut bien le dire, elles étaient déjà à l'écurie.

On aurait du retard pour mener le lait à la laiterie. Le laitier, il comprendrait. Une fois n'est pas coutume, tu sais. Oui, on pedzait. C'était le bon temps quand même, que ce concours. Et ces primes, la fierté du paysan.

On veut bien le croire. D'autant plus qu'on y a participé. Avec les propres bêtes de notre père. Celui-là même qui avait été laitier. Il avait arrêté assez vite. Je n'aimais personnellement qu'à moitié. A cause de cette ambiance paysanne que j'avais quand même un peu de peine à digérer. Je ne le lui ai pas dit !

Bref, on parle de choses et d'autres. De Pâques qui va intervenir à la fin de la semaine, avec le Vendredi Saint et puis Pâques le dimanche.

- Tu vas aller rouler les œufs, qu'il me dit, tu vas aller les mener aux fourmis, tu vas faire la vinaigrette...

Tout cela à la file. L'homme n'a donc rien perdu de sa mémoire. Juste un peu la vue, beaucoup de sa souplesse, mais rien de ce qu'il y a dans la tête.

- Je vais aux dents-de-lion, qu'il me dit. Mais c'est de plus en plus dur à me baisser, qu'il rajoute. Et si je venais à tomber, je crois bien que je pourrais plus me relever. La terre est basse, tudieu. Et pourtant rien de meilleur qu'une salade de dent-de-lion, avec un œuf dur qu'on coupe dedans. Un régal. Tu crois pas ?

Bien sûr que je le crois. Mon épouse fait la même chose. Elle est malheureuse quand elle ne peut pas aller aux dents-de-lion, à cause que maintenant il y a du fumier partout, et que si l'on est trop près du village, y a plein de crottes de chiens, ou de chat. Bref, elle est méfiante. Elle ne va pas cueillir n'importe où. Faut vraiment, pour le coin où l'on cueille, ce que l'on pourrait considérer comme l'idéal.

Quant à rouler les œufs, c'est fini depuis longtemps, Et la vinaigrette, ce n'est plus que le repas du soir où l'on croque un ou deux œufs. Mais ce n'est plus cette grande réunion qu'il y avait autrefois dans les familles. Quand on était douze à table dans les grandes. Et que ça y allait pour les œufs. Et pour les coups de blancs. Et pour les sauces que l'on se mitonnait avec amour.

De sacrés mangeurs, à l'époque. Pas des miquelets comme nous le sommes devenus. J'en connais un, un oncle, je ne dirais pas son nom aujourd'hui, qui en mangeait douze. Une douzaine, parfaitement. Fallait avoir l'estomac solide. C'était là aussi, il faut le croire, une forme de concours. A trois ou quatre, vous auriez été des amateurs. Un minimum d'une demi-douzaine. Et pour la douzaine d'incontestables champions. Ca se racontait dans la famille, ces exploits. On n'y croyait pas trop, mais c'était sans doute vrai. On bouffait comme c'est pas possible, à l'époque. Il semblait même que l'on devait combler ces vieilles famines que l'on aurait pu avoir dans le temps. Des choses comme ça.

On est bien, à l'Epine-Dessous, devant la maison. Tiens, il faudra que je revienne quand ils auront enlevé les planches. Pour voir de face et mieux encore cette belle porte. J'en suis sûr, elle est de 1780, de la construction de la maison. C'est une belle porte qui a vu rentrer combien de chars de foin à la grange ? Des dizaines chaque année, donc des milliers en bientôt deux siècles et demi. Tout un monde. Toute l'agriculture du village. Toutes les odeurs aussi, de cette bonne odeur de foin que l'on ne peut jamais oublier quand on l'a connue. Justement, en faisant les foin.

Il me remonte alors toutes sortes de souvenirs.

Et puis, le Pache, il faut bien que je le quitte. Que je le laisse à ses petits bois qu'il fait en masse. C'est alors que je lui tends la main. Et tantpis pour le Covid !

b) Au village



Chez Pitome, partie orientale gardant l'ancien néveau.



Une transformation peu judicieuse, diraient les architectes respectueux du patrimoine immobilier du canton de Vaud !



L'ensemble offre tout de même encore un joli coup d'œil.



Chez Pitôme, partie occidentale. Les travaux anciens de la route de Mouthe ont enterré la maison.



Le Vieux Cabaret au cœur de l'hiver. Il se situe, en face de l'église. Nous avons là la partie de bise.



Le vieux Cabaret partie de vent le 25 mars 2021.



Le Vieux Cabaret partie de vent est habité par la famille Pantalon depuis le début du XIXe siècle.



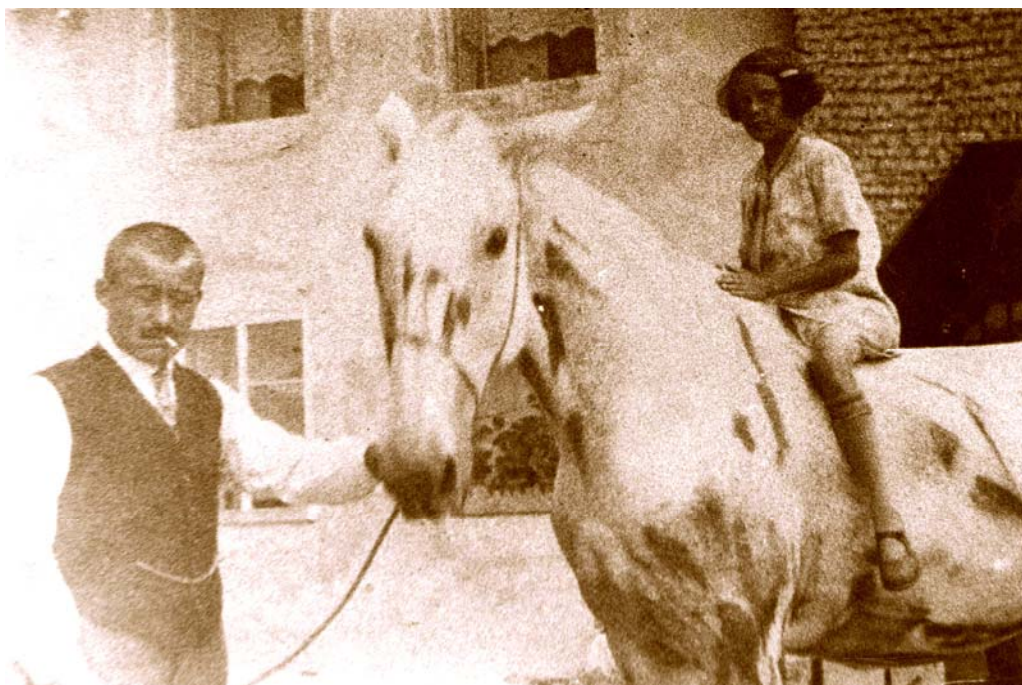
Louis Siméon Rochat père de Charles-Louis Pantalón pose au vieux néveau arrière.



Ce 30 mars 2021. Le néveau arrière du Vieux-Cabaret. Là aussi, une transformation peu judicieuse.



A proximité la maison Chez Chourave, soit actuellement chez Armand Golay, ancien garde-forestier. Il s'agit-là du plus beau néveau du village encore debout. Le travail traditionnel, bûchage du bois, ne l'a pas quitté. Contre le mur des appartements, le banc traditionnel.



Merlin, oncle d'Armand Golay père, avec l'une des deux jumelles Golay, fille d'Alfred dit Piestre.

Ce qui a disparu



Le vieux moulin n'est plus depuis la fin des années cinquante. S'il ne semble pas avoir possédé de vrai néveau, son large avant-toit compensait de quelque manière.



Photo prise par Edmond Jaccoud depuis la fenêtre de la cuisine de la maison Paulet quelques jours avant la démolition de la bâtisse à la fin des années cinquante.

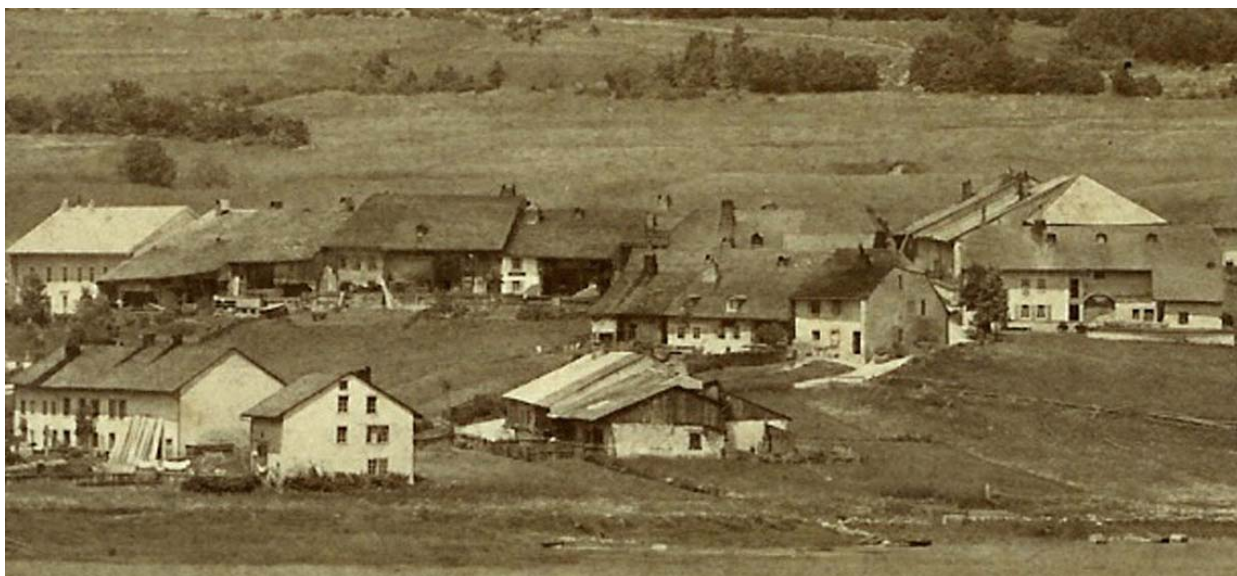
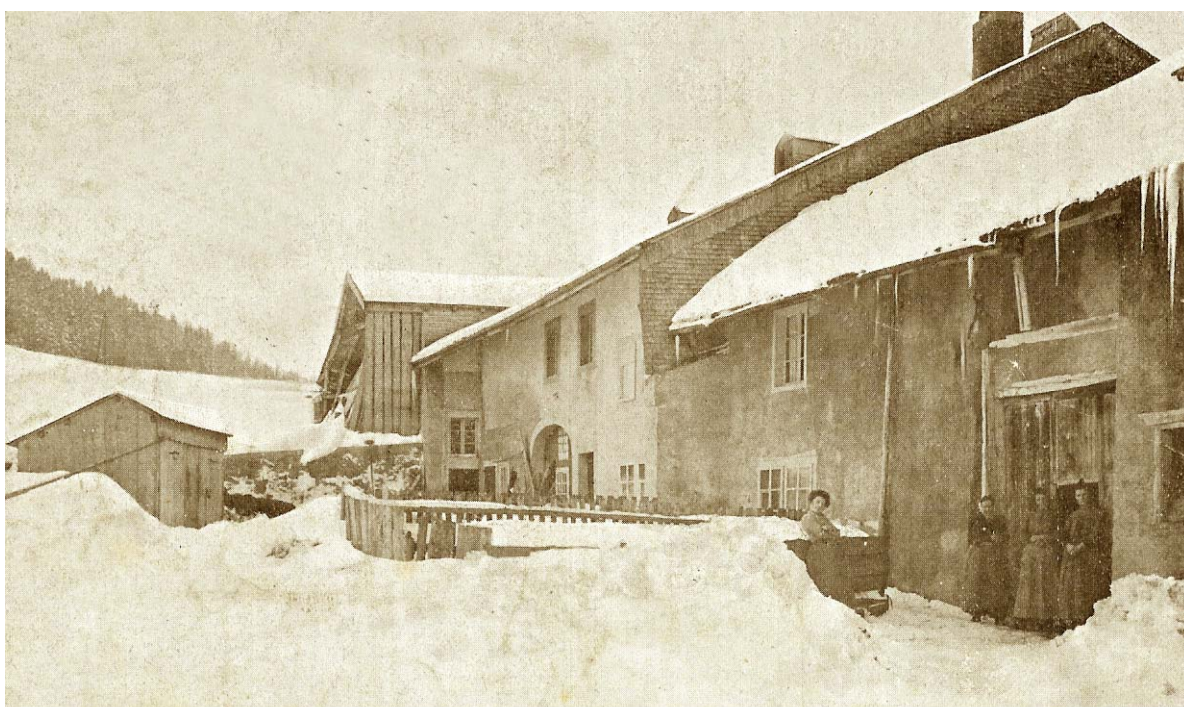


Photo 1900. Le vieux village possédait un grand nombre de néveaux. Idem pour le voisinage Carabin qui le précède. Idem encore pour celui dit chez Cabado au centre de l'image. Ne reste ici plus aujourd'hui de ces trois voisinages, celui chez Carabin. Les maisons dite Là-Dessous, à gauche, avaient été incendiées en 1872 et aussitôt reconstruites. On peut imaginer qu'elles possédaient chacune un néveau.



949. — Maison aux Charbonnières

Le voisinage Golay aux Crettets ne semble pas avoir possédé de véritable néveau, tout au moins il n'y en avait plus en 1902, lors de la prise de cette photo.



Le voisinage Louis-Etienne Rochat, ne possède pas de néveau. Par contre la maison de droite est dotée d'un très large avant-toit qui en fait office. On peut y travailler aisément à couper du bois et à l'entêcher.

FIN